

# **RIMES**

Gustavo Adolfo Bécquer

Traduction de Christian Rinderknecht  
rinderknecht@free.fr

14 mai 2024



## 1

Je sais un hymne géant et étrange  
 qui annonce dans la nuit de l'âme une aurore,  
 et ces pages sont de cet hymne  
 des cadences que l'air dilate dans l'ombre.

Je voudrais l'écrire, domptant  
 de l'homme la rebelle langue mesquine,  
 avec des mots qui soient à la fois  
 soupirs et rires, couleurs et notes.

Mais vaine est la lutte : il n'est aucune mesure  
 qui puisse l'enfermer, et c'est à peine, ô ma belle !,  
 si, en tenant dans mes mains les tiennes,  
 je peux te le conter seul à seul à l'oreille.

## 2

*Saeta*<sup>1</sup> qui traverse en volant,  
 lancée au hasard  
 sans qu'on ne sache  
 où, tremblante, elle se plantera ;

feuille sèche de l'arbre  
 emportée par la bourrasque,<sup>2</sup>  
 et on ne devine le sillon  
 où elle retombera ;

vague géante que le vent  
 enfle et pousse dans la mer,  
 et roule et passe, et ne sait  
 quel rivage elle va cherchant ;

lueur qui, prête à s'éteindre,  
 brille en ronds tremblants,

---

1. Courte prière chantée depuis les balcons au passage des trônes portant des scènes de la Passion du Christ, pendant la Semaine Sainte, principalement en Andalousie. L'étymologie est le latin *sagitta*, signifiant *flèche*, d'où la métaphore qui suit.

2. Il pourrait s'agir aussi, au sens propre, du *vendaval*, un vent du sud soufflant sur la vallée du Guadalquivir, qui traverse Séville.

et l'on ne sait d'entre-eux  
lequel sera le dernier :

c'est moi qui, au hasard,  
traverse le monde sans penser  
d'où je viens, ni où  
mes pas me mèneront.

### 3

Secousse étrange  
qui agite les idées,  
comme ouragan qui pousse  
les vagues au galop ;

murmure qui dans l'âme  
s'élève et va croissant,  
comme volcan qui, sourd,  
annonce qu'il va s'embraser ;

silhouettes difformes  
d'êtres impossibles ;  
paysages qui apparaissent  
comme au travers d'un tulle ;

couleurs qui, en se fondant,  
imitent dans l'air  
les atomes de l'iris,  
qui nagent dans la lumière ;

idées sans paroles,  
paroles insensées ;  
cadences qui n'ont  
ni rythme ni mesure ;

souvenirs et désirs  
de ce qui n'existe pas ;  
transports de joie,  
envies de pleurer ;

activité nerveuse  
qui erre sans emploi,

sans rênes qui guident  
ce cheval ailé ;

folie que l'âme  
exalte et enflamme,  
ivresse divine  
du génie créateur...

Telle est l'inspiration !

Voix géante qui ordonne  
le chaos dans le cerveau,  
et, parmi les ombres, fait  
apparaître la lumière ;

brillante rêne d'or  
qui, puissante, freine  
de l'esprit exalté  
le coursier volant ;

fil de lumière qui noue  
les pensées en gerbes,  
soleil qui rompt les nuées  
et atteint le zénith ;

main intelligente  
qui parvient à réunir  
les mots indociles  
en un collier de perles ;

rythme harmonieux qui enserre dans la mesure  
les notes fugitives  
avec cadence et nombre ;

ciseau qui mord dans le bloc,  
modelant la statue,  
et la beauté plastique  
ajoute à l'idéale ;

atmosphère où tournent  
les idées en ordre,  
telles des atomes que réunit  
une attraction secrète ;

torrent où la fièvre  
 éteint sa soif ;  
 oasis qui à l'esprit  
 rend sa vigueur...

Telle est notre raison !

Avec ces deux<sup>3</sup> toujours en lutte  
 et des deux vainqueur,  
 tant il n'est donné qu'au génie  
 de les mettre sous le même joug.

#### 4

Ne dites pas que, épuisé son trésor,  
 faute de sujet, la lyre s'est tue :  
 il pourrait ne pas y avoir de poètes,  
 mais toujours il y aura la poésie.

Tant que les ondes embrasées  
 de la lumière palpiteront aux baisers,  
 tant que le soleil vêtira  
 les nuées déchirées de feu et d'or ;  
 tant que l'air portera en son giron  
 parfums et harmonies ;  
 tant qu'il aura un printemps au monde,  
 il y aura la poésie !

Tant que la science échouera à découvrir  
 la source de la vie,  
 et qu'en mer ou au ciel il y aura un abîme  
 qui résiste au calcul ;  
 tant que l'humanité, toujours progressant,  
 ne saura où elle va ;  
 tant qu'il aura un mystère pour l'homme,  
 il y aura la poésie !

Tant que l'on sentira l'âme se réjouir  
 sans que les lèvres ne rient ;  
 tant que l'on pleurera sans que le sanglot

---

3. Inspiration et raison.

ne vienne troubler la pupille ;  
 tant que le cœur et la tête  
 continueront à batailler ;  
 tant qu'il y aura espoirs et souvenirs,  
 il y aura la poésie !

Tant qu'il y aura des yeux qui reflètent  
 les yeux qui les regardent,  
 tant que répondra la lèvre soupirant  
 à la lèvre qui soupire ;  
 tant que deux âmes en un baiser  
 confondues pourront se toucher ;  
 tant qu'il existera une femme splendide,  
 il y aura la poésie !

## 5

Esprit sans nom,  
 indéfinissable essence,  
 je vis avec la vie  
 sans formes de l'idée.

Je nage dans le vide,  
 tremble dans le brasier solaire,  
 je palpite parmi les ombres  
 et flotte avec les brumes.

Je suis la frange d'or  
 de la lointaine étoile,  
 je suis de la haute lune  
 la lumière tiède et sereine.

Je suis l'ardent nuage  
 qui ondoie dans le couchant,  
 je suis de l'astre errant  
 le sillage lumineux.

Je suis neige sur les cimes,  
 je suis feu sur les sables,  
 onde bleue sur les mers  
 et écume sur les rivages.

Dans le luth je suis note,  
parfum dans la violette,  
flamme fugace dans les tombes  
et lierre dans les ruines.

Je chante avec l'alouette  
et bourdonne avec l'abeille ;  
j'imité les bruits  
qui résonnent en pleine nuit. <sup>4</sup>

Je tonne dans le torrent  
et siffle dans la foudre,  
et aveugle dans l'éclair  
et rugis dans la tempête.

Je ris sur les collines,  
susurre dans les herbes hautes,  
soupire dans l'onde pure  
et pleure sur les feuilles sèches.

J'ondule avec les atomes  
de la fumée qui s'élève  
et monte lentement au ciel  
en spirales immenses.

Parmi les fils dorés  
que les insectes suspendent,  
je me mêle aux arbres  
dans l'ardente sieste.

Je cours après les nymphes  
qui, dans le courant frais <sup>5</sup>  
de la rivière cristalline,  
s'ébattent nues.

Dans des bois de coraux  
qui tapissent de blanches perles,  
je poursuis dans l'Océan

---

4. NDT. Ce quatrain ne figure pas dans le manuscrit original, mais dans la publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)).

5. La publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) recense : « le courant inquiet ».



les naïades légères.

Dans les cavernes concaves  
où le soleil ne pénètre jamais,  
me mêlant aux gnomes,  
je contemple leurs richesses.

Je cherche des siècles  
les traces effacées,  
et je sais de ces empires  
dont il ne reste même pas le nom.<sup>6</sup>

Je poursuis en un brusque vertige  
les mondes qui voltigent,  
et ma pupille embrasse  
la création entière.<sup>7</sup>

Je sais de ces régions  
qu'une rumeur n'atteint pas,  
et où d'informes astres  
attendent un souffle de vie.

Je suis sur l'abîme  
le pont qui traverse,  
et l'échelle inconnue  
qui unit le ciel à la terre.<sup>8</sup>

Je suis l'anneau invisible  
qui fixe  
le monde de la forme  
au monde de l'idée.

Enfin, je suis cet esprit,

---

6. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je rencontre les traces effacées / de ces siècles, / dont il ne reste aucun souvenir / sur la face du globe. »

7. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « J'embrasse du regard / la création entière, / et poursuis en un brusque vertige / les astres qui voltigent. »

8. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je suis l'échelle inconnue / qui unit le ciel à la terre, / et ouvre à la pensée / un chemin vers d'autres sphères. »

essence inconnue,<sup>9</sup>  
parfum mystérieux  
dont le vase est le poète.

## 6

Comme la brise qui rafraîchit le sang  
sur le champ sombre des batailles,  
chargée de parfums et d'harmonies  
dans le silence de la nuit, elle erre ;

symbole de la douleur et de la tendresse,  
dans l'horrible drame du barde anglais,  
la douce Ophélie,<sup>10</sup> la raison égarée,  
chante et cueille des fleurs en passant.

## 7

Dans l'angle obscur du salon,  
de son maître peut-être oubliée,  
silencieuse et couverte de poussière,  
trônait la harpe.

Que de notes dormaient sur ses cordes,  
comme dorment les oiseaux sur les branches,  
attendant la main de neige  
qui les fait s'envoler !

Hélas ! pensai-je. Que de fois le génie  
ainsi dort au fond de l'âme,  
et attend une voix, comme Lazare,  
qui lui dise : *Lève-toi et marche !*

## 8

---

9. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « l'essence du sentiment, »

10. Personnage de la pièce de Shakespeare *Hamlet*.

Quand je regarde l'horizon bleu  
se perdre au lointain,  
au travers d'une gaze de poussière  
dorée et inquiète,

je crois possible de m'arracher  
du sol misérable  
et flotter avec la brume dorée  
en atomes légers,  
défait comme elle.

Quand je vois de nuit, dans le fond  
obscur du ciel,  
trembler les étoiles comme d'ardentes  
pupilles de feu,

je crois possible de m'envoler  
là où elles brillent,  
et m'inonder de leur lumière, et avec elles,  
en un feu qui a pris,  
me fondre en un baiser.

Sur la mer de doute où je vogue  
je ne sais même pas ce que je crois ;  
pourtant ces désirs me disent  
que je porte quelque chose  
de divin, ici en moi.

## 9

Le zéphyr qui gémit faiblement  
baise les ondes légères qu'il plisse en jouant ;  
le soleil baise la nuée à l'occident  
jusqu'à ce que, de pourpre et d'or, il la nuance ;  
la flamme à l'entour du tronc ardent  
s'étale en baisant une autre flamme,  
et jusqu'au saule pesant, qui se penche  
vers la rivière qui le baise, renvoie un baiser.

Les invisibles atomes de l'air  
alentour palpitent et s'enflamment,  
le ciel se défait en rayons d'or,  
la terre frémit de joie ;  
j'entends, flottant sur des ondes d'harmonie,  
rumeurs de baisers et battements d'ailes,  
mes paupières se closent... Qu'arrive-t-il ?  
— C'est l'amour qui passe !

## 11

— Je suis ardente, je suis brune,  
je suis le symbole de la passion ;  
mon âme est pleine de désirs de jouissance.  
Est-ce moi que tu cherches ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Mon front est pâle, mes tresses d'or ;  
je peux t'offrir des bonheurs sans fin ;  
je garde un trésor de tendresse.  
Est-ce moi que tu appelles ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Je suis un songe, fantôme  
impossible et vain de brume et lumière ;  
je suis incorporelle, je suis intangible,  
je ne puis t'aimer.

— Oh viens, toi, viens !

## 12

Petite, parce que tes yeux  
sont verts comme la mer, tu te plains ;  
verts sont ceux des naïades,  
verts les eut Minerve,  
et vertes sont les pupilles

des houris<sup>11</sup> du Prophète.

Le vert est gala et ornement  
de la forêt au printemps ;  
parmi ses sept couleurs,  
l'iris brillant l'affiche ;  
les émeraudes sont vertes,  
verte la couleur de qui espère,  
et les ondes de l'Océan  
et le laurier des poètes.

★ ★ ★

Ta joue est une rose matinale  
couverte de rosée congelée,  
où le carmin des pétales  
se voit à travers des perles.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux  
l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car tes pupilles humides,  
vertes et inquiètes,  
semblent de jeunes feuilles d'amandier,  
qui tremblent dans la brise.

Ta bouche pourpre-rubis  
est une grenade entrouverte  
qui, à l'été, invite  
à éteindre la soif en elle.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car, si fâchée,

---

11. NDT. Beauté céleste que le Coran promet au musulman dans le paradis d'Allah.

tes pupilles scintillent,  
 tes yeux ressemblent  
 aux vagues qui se brisent  
 sur les rochers cantabriques.

★ ★ ★

Ton front, couronné  
 de l'or crépu d'une large tresse,  
 est une cime enneigée où le jour  
 reflète sa première lueur.

Et pourtant,  
 je sais que tu te plains  
 car tu crois que tes yeux  
 l'enlaidissent :  
 eh bien ne le crois pas,

car parmi les cils blonds,  
 proche des tempes, ils semblent  
 des broches d'émeraude et or  
 haussant une blanche hermine.

Petite, parce que tes yeux  
 sont verts comme la mer, tu te plains ;  
 peut-être, si noirs ou bleus  
 ils devenaient, tu le regretterais.

### 13

Ta pupille est bleue et quand tu ris  
 sa clarté suave me rappelle  
 l'éclat tremblant du matin  
 qui se reflète dans la mer.

Ta pupille est bleue et quand tu pleures  
 les larmes transparentes en elle  
 me semblent gouttes de rosée  
 sur une violette.

Ta pupille est bleue et si au fond

comme un point de lumière irradie une idée,  
elle paraît une étoile perdue  
dans le ciel de l'après-midi.

## 14

Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta,  
flottant devant mes yeux  
comme la tâche sombre bordée de feu  
qui flotte et aveugle si l'on fixe le soleil.

Et où que je pose le regard  
je revois tes pupilles flamboyer,  
mais tu n'es pas là ; c'est ton regard,  
des yeux, les tiens ; rien de plus.

Dans l'angle de mon alcôve, je les regarde  
luire, détachés, fantastiques ;  
quand je dors, je les sens m'examiner,  
grand ouverts sur moi.

Je sais qu'il est des feux follets la nuit  
qui mènent le voyageur à sa perte ;  
moi, je me sens entraîné par tes yeux,  
mais où ils m'entraînent, je ne le sais.

## 15

Voile flottant de brume légère,  
ruban plissé de blanche écume,  
rumeur sonore  
d'une harpe d'or,  
baiser du zéphyr, onde de lumière,  
tu es cela.

Toi, ombre aérienne qui t'évanouis  
quand je crois enfin te saisir.  
Comme la flamme, comme le son,  
comme la brume, comme le gémissement  
du lac bleu !

En mer, onde sonnante sans rivages ;  
 dans le vide, comète errante,  
 longue complainte  
 du vent rauque,  
 soif perpétuelle de mieux,  
 je suis cela.

Moi, qui dans mon agonie, vers tes yeux  
 tourne mes yeux jour et nuit ;  
 moi, qui, infatigable et dément,  
 cours après une ombre, la fille ardente  
 d'une vision !

## 16

Si, quand les clochettes bleues de ton balcon  
 se bercent,  
 tu crois qu'en soupirant passe le vent  
 qui murmure,  
 sache que, caché parmi les feuilles vertes,  
 moi je soupire.

Si, quand résonne confusément derrière toi  
 une vague rumeur,  
 tu crois qu'une voix lointaine t'a appelé  
 par ton nom,  
 sache que, parmi les ombres qui t'entourent,  
 moi je t'appelle.

Si, quand ton cœur craintif se trouble  
 en pleine nuit,  
 tu sens sur tes lèvres une haleine  
 qui embrase,  
 sache que, bien que invisible à tes côtés,  
 moi je respire.

## 17

Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient,  
 aujourd'hui le soleil atteint le fond de mon âme,  
 aujourd'hui je l'ai vue..., je l'ai vue et elle m'a regardé...  
 Aujourd'hui je crois en Dieu !



## 18

Fatiguée par la danse,  
la couleur ardente, le souffle court,  
appuyée à mon bras,  
elle s'arrêta à un bout du salon.

Parmi la gaze légère  
que soulevait le sein palpitant,  
une fleur était bercée  
d'un mouvement doux et mesuré.

Comme dans un berceau de nacre  
que pousse la mer et caresse le zéphyr,  
peut-être dormait-elle là-bas du souffle  
de ses lèvres entrouvertes.

Oh ! Qui, pensai-je, pourrait ainsi  
laisser filer le temps !  
Oh ! Si les fleurs dorment,  
quel sommeil <sup>12</sup> si doux !

## 19

Quand sur ta poitrine tu penches  
un front mélancolique,  
tu me sembles  
un lys brisé,

car, en te donnant la pureté,  
qui est un symbole céleste,  
comme lui te fit Dieu  
d'or et de neige.

## 20

Elle sait, si parfois ses lèvres rouges  
sont brûlées par une atmosphère invisible,  
que l'âme qui peut parler avec les yeux  
peut aussi embrasser avec le regard.

---

12. NDT. On peut lire aussi «songe» (*sueño*)

## 21

Qu'est la poésie ? dis-tu en plantant  
 dans ma pupille ta pupille bleue.  
 Qu'est la poésie ! Et toi tu me le demandes ?  
 La poésie... c'est toi.

## 22

Comment vit cette rose que tu as prise  
 contre ton cœur ?  
 Avant de la trouver,  
 jamais je n'avais vu de fleur  
 sur un volcan.

## 23

Pour un regard, un monde ;  
 pour un sourire, un ciel ;  
 pour un baiser... j'ignore  
 que t'offrir pour un baiser !

## 24

Deux rouges langues de feu  
 qui, enlacées au même tronc,  
 s'approchent et, en se baisant,  
 forment une seule flamme ;

deux notes que la main fait jaillir  
 du luth en même temps,  
 et qui, dans l'espace, se réunissent  
 et s'embrassent en harmonie ;

deux vagues qui viennent ensemble  
 mourir sur une plage  
 et, en se brisant, se couronnent  
 d'un panache d'argent ;

deux lambeaux de vapeur  
qui s'élèvent du lac,  
et, en se joignant dans le ciel,  
forment un nuage blanc ;

deux idées qui surgissent de pair,  
deux baisers qui éclatent de concert,  
deux échos qui se confondent...  
c'est cela nos deux âmes.

## 25

Quand t'enveloppent dans la nuit  
les ailes de tulle du sommeil,  
et tes cils tendus  
imitent des arcs d'ébène,

pour écouter les battements  
de ton cœur inquiet  
et sentir ta tête endormie  
pencher sur ma poitrine,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je possède :  
la lumière, l'air  
et la pensée !

Quand tes yeux se fixent  
sur un objet invisible  
et le reflet d'un sourire  
illumine tes lèvres,

pour lire sur ton front  
la pensée secrète  
qui passe comme un nuage marin  
sur le large miroir,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je désire :  
la renommée, l'or,  
la gloire, le génie !

Quand ta langue devient muette,  
 et ton haleine se presse,  
 et tes joues s'allument,  
 et tu entrouvres tes yeux noirs,

pour voir entre tes cils  
 briller d'un feu humide  
 l'étincelle ardente qui jaillit  
 du volcan des désirs,

je donnerais, mon amour,  
 tout ce que en quoi j'espère :  
 la foi, l'âme,  
 la terre, le ciel !

## 26

Je vais contre mes intérêts en le confessant.  
 Néanmoins, mon aimée,  
 je pense comme toi qu'une ode est seule bonne  
 écrite au dos d'un billet de banque<sup>13</sup>.  
 Il ne manquera pas quelque sot qui en l'entendant  
 ne se signe et dise :  
*Femme, à la fin du dix-neuvième siècle,*  
*matérielle et prosaïque...* Sottises !  
 Des voix qui font courir quatre poètes  
 qui se drapent en hiver avec une lyre !  
 Aboiements des chiens à la lune !  
 Tu sais et je sais qu'en cette vie,  
 celui qui *l'écrit* avec génie est très rare,  
 et, avec de l'or, quiconque *fait* de la poésie.

## 27

Éveillée, je tremble à ta vue ;  
 assoupie, j'ose te regarder ;  
 c'est pour cela, âme de mon âme,  
 que je veille pendant que tu dors.

---

13. NDT. Il s'agit des ordres de paiement, dont les versos étaient vierges.

Éveillée, tu ris et, en riant, tes lèvres  
inquiètes me semblent  
des éclairs carmins qui serpentent  
sur un ciel enneigé.

Assoupie, un léger sourire plisse  
les bords de ta bouche,  
suave comme le sillage brillant  
que laisse un soleil mourant...

Dors !

Éveillée, tu regardes et, en regardant, tes yeux  
humides resplendissent  
comme la vague bleue dont la crête  
est illuminée par un soleil étincelant.

Au travers de tes paupières, assoupie,  
ils déversent un éclat calme,  
comme la lueur tiède que répand  
une lampe transparente...

Dors !

Éveillée, tu parles et, en parlant,  
tes paroles vibrantes semblent  
une pluie de perles se déversant à torrents dans une coupe do-  
rée.

Assoupie, dans le murmure de ton haleine  
rythmée et ténue,  
j'entends un poème que mon âme  
amoureuse comprend...

Dors !

J'ai posé une main sur mon cœur  
pour que son battement  
ne sonne et ne trouble  
le calme solennel de la nuit.

J'ai fermé enfin les persiennes  
de ton balcon

pour que le flamboiement fâcheux  
de l'aurore n'entre et ne t'éveille...

Dors !

## 28

Quand, parmi l'ombre obscure,  
une voix perdue murmure,  
troublant sa triste paix ;  
si, au fond de mon âme,  
je l'entends résonner doucement,

dis-moi : est-ce le vent virevoltant  
qui se plaint, ou bien tes soupirs  
me parlent-ils d'amour en passant ?

Quand le soleil à ma fenêtre  
brille rouge au matin,  
et mon amour évoque ton ombre ;  
si sur ma bouche je crois sentir  
l'impression d'une autre bouche,

dis-moi : est-ce que je délire aveuglément,  
ou bien un baiser m'envoie ton cœur  
dans un soupir ?

Et, dans le jour lumineux  
et la pleine nuit noire,  
si dans tout ce qui entoure  
mon âme qui te désire  
je crois te sentir et voir,

dis-moi : est-ce que je touche et respire  
en rêve, ou est-ce que, dans un soupir,  
tu me donnes ton haleine à boire ?

## 29

*La bocca mi baciò tutto tremante.*

DANTE

Sur sa jupe elle tenait  
 le livre ouvert,  
 ses boucles noires  
 touchaient ma joue :  
 nous ne voyions pas les lettres,  
 aucun des deux, je crois,  
 mais nous gardions  
 un profond silence.  
 Combien cela dura ? Ni alors  
 je ne pus le savoir.  
 Je sais seulement qu'on n'entendait  
 rien d'autre que l'haleine  
 pressée qui s'échappait  
 des lèvres sèches,  
 je sais seulement que nous nous tournâmes  
 les deux en même temps,  
 et nos yeux se trouvèrent,  
 et sonna un baiser !

.....

Le livre était la création de Dante,  
 son *Enfer*.  
 Quand nous y baissâmes les yeux,  
 je dis, tremblant :  
 — Comprends-tu maintenant qu'un poème  
 tient dans un vers ?  
 Et elle répondit, enflammée :  
 — Je le comprends maintenant !

### 30

Une larme poignait à ses yeux  
 et une phrase de pardon à mes lèvres ;  
 l'orgueil parla et son pleur s'assécha,  
 et la phrase sur mes lèvres expira.

Je vais mon chemin ; elle, un autre ;  
 mais en repensant à notre amour mutuel,  
 je dis encore : *Pourquoi n'ai-je rien dit ce jour-là ?*  
 et elle doit se dire : *Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?*

## 31

Notre passion fut une tragique saynète  
 dont l'absurde fable  
 produit rires et pleurs, le comique et le grave confondus.

Mais le pire de cette histoire fut  
 qu'à la fin de l'acte  
 à elle échurent larmes et rires,  
 et à moi seulement les larmes.

## 32

Elle passait, irrésistible dans sa splendeur,  
 et je lui cédaï le pas ;  
 je poursuivis sans me retourner, et pourtant  
 quelque chose à mon oreille murmura « *C'est elle.* »

Qui unit le soir au matin ?  
 Je l'ignore : je sais seulement  
 que lors d'une brève nuit d'été  
 s'unirent les crépuscules et... *ainsi fut-il.*

## 33

C'est une question de mots, et pourtant  
 ni toi ni moi, jamais,  
 après ce qui advint, ne conviendra  
 à qui la faute incombe.

Quel dommage que l'Amour n'ait  
 de dictionnaire à consulter  
 quand l'orgueil est simplement orgueil  
 et quand il est dignité !

## 34



Muette, elle traverse et ses mouvements  
sont harmonie silencieuse ;  
ses pas sonnent et, en sonnant, ils rappellent  
la cadence rythmée d'un hymne ailé.

Elle entrouvre les yeux, ces yeux  
aussi clairs que le jour,  
et la terre et le ciel, ce qu'ils embrassent,  
flamboient d'un nouvel éclat dans ses pupilles.

Elle rie, et ses éclats de rire ont les notes  
de l'eau fugitive ;  
elle pleure, et chaque larme est un poème  
de tendresse infinie.

Elle a la lumière, elle a le parfum,  
la couleur et la ligne,  
la forme qui engendre les désirs,  
l'expression, source éternelle de poésie.

Qu'elle est stupide ? Bah ! Tant qu'en se taisant  
elle garde l'énigme secrète,  
toujours vaudra ce que je crois qu'elle tait  
plus que ce qu'aucune autre me dirait.

### 35

Ton oubli ne m'admira pas, bien que  
ta tendresse m'admira bien plus qu'un jour,  
car ce qui en moi a de la valeur,  
cela... tu ne le soupçonas même pas.

### 36

Si l'on écrivait dans un livre  
l'histoire de nos préjudices,  
et si l'on effaçait de nos âmes autant  
que l'on effacerait de ses pages...  
Je t'aime tant encore : ton amour laissa  
sur ma poitrine des traces si profondes  
que si tu n'en effaçais qu'une,  
je les effacerais toutes !

## 37

Je mourrai avant toi : caché  
 dans les entrailles déjà  
 je porte le fer avec lequel ta main ouvre  
 la large blessure mortelle.

Je mourrai avant toi, et mon âme,  
 dans son entêtement tenace,  
 s'assiéra aux portes de la mort,  
 t'attendant là-bas.

Avec les heures les jours, avec les jours  
 les années s'envoleront,  
 et tu frapperas à cette porte enfin...  
 Qui peut ne pas frapper ?

Puis la terre gardera  
 tes fautes et ta dépouille,  
 tu te laveras dans les ondes de la mort  
 comme dans un autre Jourdain ;

là-bas, où le murmure de la vie  
 va mourir en tremblant,  
 comme la vague va en silence  
 expirer sur le rivage ;

là-bas, où le sépulcre qui se ferme  
 ouvre une éternité,  
 tout ce que nous deux avons tu,  
 nous devons en parler là-bas.

## 38

Les soupirs sont air, et à l'air ils vont !  
 Les larmes sont eau, et à la mer elles vont !  
 Dis-moi, femme : quand l'amour s'oublie,  
 sais-tu où il va ?

## 39

Pourquoi me le dire ? Je sais : elle est changeante,  
 altière et vaine et capricieuse ;  
 l'eau jaillirait d'une roche stérile  
 avant que des sentiments ne jaillissent de son âme.

Je sais qu'en son cœur, nid de serpents,  
 il n'y a de fibre qui réponde à l'amour ;  
 qu'elle est une statue inanimée... mais...  
 elle est si belle !

## 40

Sa main dans mes mains,  
 ses yeux dans mes yeux,  
 la tête amoureuse  
 appuyée sur mon épaule,  
 Dieu sait combien de fois,  
 d'un pas paresseux,  
 nous avons erré ensemble  
 sous les grands ormes  
 qui prêtent mystère et ombre  
 au porche de sa maison.  
 Et hier..., un an à peine  
 passé en coup de vent,  
 avec quelle exquise grâce,  
 avec quel admirable aplomb,  
 elle me dit, me présentant  
 quelque ami officieux :  
*«Je crois qu'en quelque endroit  
 je vous ai vu.»* Ah ! Sots  
 qui êtes des salons  
 commères de bon ton  
 et marchiez là en chasse  
 de galants imbroglios :  
 quelle histoire vous avez manquée !  
 Quelle ambroisie  
 à dévorer  
*sotto voce* en un cercle,  
 derrière l'éventail  
 de plumes et d'or !

.....

Lune discrète et chaste,  
ormes touffus et grands,  
murs de sa demeure,  
seuils de son porche,  
taisez-vous, et que le secret  
ne vous quitte !  
Taisez-vous, pour ma part  
j'ai tout oublié ;  
et elle..., elle, il n'y a de masque  
semblable à son visage !

#### 41

Tu étais l'ouragan et moi la haute  
tour qui défie son pouvoir :  
tu devais te fracasser ou m'abattre !...  
Impossible !

Tu étais l'océan et moi la roche  
dressée qui attend son va-et-vient :  
tu devais te briser ou m'arracher !...  
Impossible !

Belle, toi ; moi, altier ; habitués  
l'un à emporter, l'autre à ne pas céder :  
étroite, la sente ; inévitable, le choc...  
Impossible !

#### 42

Quand on me le conta, je sentis le froid  
d'une lame d'acier dans les entrailles ;  
je m'appuyai contre le mur, et un instant  
je perdis la conscience du lieu où j'étais.

La nuit s'abattit sur mon être ;  
d'ire et de pitié s'inonda mon âme  
et je compris pourquoi on pleure,

et je compris pourquoi on tue !

Le nuage de douleur passa..., avec peine  
je parvins à balbutier quelques mots...  
Et qui me donna la nouvelle ?... Un ami fidèle.  
Il m'avait rendu un grand service !... Je le remerciai.

### 43

J'écartai la lumière, et au bord  
du lit défait je m'assis,  
muet, sombre, les pupilles immobiles  
plantées dans le mur.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais ;  
quand me quitta l'horrible ivresse de douleur,  
la lumière expirait et sur mes balcons  
le soleil riait.

Je ne sais non plus, en de si terribles heures,  
à quoi je pensais ou ce qui me traversa ;  
je me souviens seulement avoir pleuré et maudit,  
et avoir vieilli cette nuit-là.

### 44

Comme d'un livre ouvert,  
je lis dans le fond de tes pupilles ;  
À quoi bon feignent les lèvres  
des rires que démentent les yeux ?

Pleure ! N'ai honte  
de confesser que tu m'aimas un peu.  
Pleure ! Personne ne nous voit.  
Vois : je suis un homme... et je pleure aussi.

### 45

À la clef d'un arc mal assuré,  
aux pierres rougies par le temps,  
campait le blason gothique,  
œuvre d'un rude ciseau.

Panache de son heaume de granit,  
le lierre qui pendait autour  
ombrait l'écu où une main  
tenait un cœur.

Pour le contempler en ce lieu désert,  
nous nous arrêtâmes tous deux :  
et cela, me dit-elle, est le parfait emblème  
de mon amour constant.

Hélas ! Ce qu'elle me dit alors était vrai :  
vrai que le cœur,  
elle le porterait sur la main... partout...,  
mais dans la poitrine, non.

## 46

Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre,  
scellant d'un baiser sa trahison.  
Elle se pendit à mon cou et, dans le dos,  
elle me brisa le cœur de sang froid.

Et elle poursuit, joyeuse, son chemin,  
heureuse, gaie, impavide ; et pourquoi ?  
Parce que la blessure ne saigne pas,  
parce que le mort est debout.

## 47

Je me suis penché sur les gouffres béants  
de la terre et du ciel,  
et j'en ai vu la fin, avec les yeux  
ou la pensée.

Mais, hélas !, je parvins à l'abîme d'un cœur

et je m'inclinai un moment ;  
 et mon âme et mes yeux se troublèrent :  
 il était si profond et si noir !

## 48

Comme s'arrache le fer d'une plaie,  
 j'arrachai son amour de mes entrailles,  
 bien que je sentis ce faisant  
 que je m'arrachais la vie avec lui !

De l'autel que je lui dressai dans mon âme,  
 la volonté abattit son image,  
 et la lumière de la foi, qui en elle brûlait  
 devant l'autel désert, s'éteignit.

Sa vision tenace vient encore à mon esprit  
 pour combattre ma détermination...  
 Quand pourrai-je dormir de ce sommeil  
 où s'achève le rêve !

## 49

Parfois je la rencontre de par le monde  
 et elle passe près de moi ;  
 et elle passe en souriant, et je dis :  
*Comment peut-elle rire ?*

Puis point à ma lèvre un autre sourire,  
 masque de la douleur,  
 et je pense alors : *Peut-être rit-elle  
 comme je ris moi-même.*

## 50

Comme le sauvage aux mains malhabiles  
 fait à discrétion un dieu d'un tronc,  
 et ensuite devant son œuvre s'agenouille,  
 cela nous le fîmes toi et moi.

Nous donnâmes forme réelle à un fantôme,  
invention ridicule de l'esprit,  
et, l'idole une fois là, nous sacrifiâmes  
notre amour sur son autel.

## 51

Du peu de vie qu'il me reste,  
je donnerais volontiers les meilleures années  
pour savoir ce que tu as raconté  
de moi à d'autres.

Et cette vie mortelle, et de l'éternelle  
ce qu'il me revienne, s'il m'en revient,  
pour savoir ce que, seule,  
de moi tu as pensé.

## 52

Lames géantes qui vous brisez en mugissant  
sur les rivages déserts et lointains :  
enveloppé dans le drap d'écumes,  
emportez-moi avec vous !

Rafales d'ouragans qui arrachent  
de la grande forêt les feuilles mortes :  
entraîné dans l'aveugle tourbillon,  
emportez-moi avec vous !

Nuées de tempête que rompt l'éclair  
et qui ornez les orles défaits en feu :  
enlevé dans la brume obscure,  
emportez-moi avec vous !

Emportez-moi, par pitié, là où le vertige  
m'arracherait la mémoire et la raison.  
Par pitié ! J'ai peur de rester  
seul à seul avec ma douleur !

## 53



Elles reviendront, les noires hirondelles,  
pendre leurs nids à ton balcon,  
et, à nouveau, avec leurs ailes  
elles toqueront aux carreaux en jouant.

Mais celles qui réfrénaient leur vols  
en contemplant ta beauté et mon bonheur,  
celles qui apprirent nos noms...  
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les épais chèvrefeuilles,  
escalader les murs de ton jardin,  
et, à nouveau, leurs fleurs s'ouvriront le soir,  
encore plus belles.

Mais celles figées par la rosée,  
dont nous regardions les gouttes trembler  
et tomber comme larmes du jour...  
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les mots ardents de l'amour  
sonner à ton oreille,  
ton cœur se réveillera peut-être  
de son profond sommeil.

Mais, muet et absorbé et à genoux,  
comme on adore Dieu devant son autel,  
comme moi je t'ai aimée..., détrompe-toi,  
ainsi personne ne t'aimera plus.

## 54

Quand nous évoquons à nouveau  
les heures fugaces du passé,  
une larme tremblante brille,  
prompte à glisser sur ses cils noirs.

Et, enfin, elle glisse et tombe comme goutte  
de rosée à la pensée que,  
tel ce jour pour hier, pour ce jour demain,  
tous deux nous soupirerons à nouveau.

## 55

Dans le tumulte discordant de l'orgie,  
l'écho d'un soupir  
caressa mon oreille  
comme une note de musique lointaine.

L'écho d'un soupir que je connais,  
formé d'une haleine que j'ai bue,  
parfum d'une fleur qui croît cachée  
dans un cloître sombre.

Mon adorée d'un jour, ma tendre, me dit :  
— À quoi penses-tu ?  
— À rien... – À rien, et tu pleures ? – J'ai la tristesse  
gaie et le vin triste.

## 56

Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,  
et toujours pareil !  
Un ciel gris, un horizon éternel,  
et marcher... marcher.

Le cœur battant la mesure  
comme un machine stupide ;  
l'intelligence obtuse du cerveau  
endormie dans un recoin.

L'âme, dans son ambition du Paradis,  
le recherche sans foi.  
Fatigue sans objet, vague qui roule  
sans savoir pourquoi.

La voix, d'un ton égal,  
chante incessamment le même chant.  
La goutte d'eau monotone qui tombe,  
et tombe, sans cesse.

Ainsi vont les jours, filant  
les uns après les autres,  
aujourd'hui comme hier... et tous

sans plaisir ni douleur.

Hélas ! Parfois je me souviens en un soupir  
d'une affliction ancienne.  
Amère est la douleur, mais au moins  
souffrir est vivre !

## 57

Cette carcasse d'os et de peau  
se fatigue à la fin de tant promener une tête folle,  
et je ne le regrette pas,  
car, bien qu'il soit vrai que je ne sois pas vieux,  
  
de la part de vie qu'il me revient  
de la vie du monde,  
j'ai fait un tel usage à mes dépens que je jurerais  
avoir condensé un siècle en chaque jour.

Ainsi, si je mourais à l'instant,  
je ne pourrais dire que je n'ai vécu ;  
si la casaque paraît neuve par dehors  
je sais qu'elle a vieilli par dedans.

Elle a vieilli, oui ; malgré mon étoile !  
mon ardeur dolente le dit suffisamment ;  
c'est qu'il est des douleurs qui gravent sur le cœur  
leurs empreintes horribles, si ce n'est au front.

## 58

Veux-tu éviter l'amertume de la lie  
de ce nectar délicieux ?  
Alors respire-le, approche-le de tes lèvres  
et écarte-le après.

Veux-tu que nous gardions un doux  
souvenir de cet amour ?  
Alors aimons-nous aujourd'hui, et demain  
disons-nous adieu !

## 59

Moi, je sais quel est l'objet  
de tes soupirs ;  
Moi, je sais la cause de ta douce  
et secrète langueur.

Tu ris?... Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le soupçonnes,  
et moi je le sais.

Moi, je sais quand tu rêves  
et ce qu'en songe tu vois.  
Comme d'un livre je peux lire  
sur ton front ce que tu tais.

Tu ris ? Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le soupçonnes,  
et moi je le sais.

Moi, je sais pourquoi tu souris  
et pleures à la fois ;  
moi, je pénètre les recoins mystérieux  
de ton âme de femme.

Tu ris?... Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Pendant que tu éprouves tant et ne sais rien,  
moi, qui ne ressens plus rien, je sais tout.

## 60

Ma vie est une friche ;  
fleur que je touche s'effeuille.  
Sur mon chemin fatal  
on va semant le mal  
pour que moi je le recueille.

## 61

En voyant mes heures de fièvre  
et d'insomnie, lentes, passer :  
au bord de ma couche,  
qui s'assiéra ?

Quand ma main tremblante  
se tendra, prête à expirer :  
cherchant une main amie,  
qui la serrera ?

Quand la mort dépolira  
de mes yeux le cristal :  
mes paupières encore ouvertes,  
qui les clora ?

Quand la cloche sonnera  
(si elle sonne à mon enterrement) :  
une prière en l'entendant,  
qui la murmurera ?

Quand mes pâles restes  
opprimeront la terre enfin :  
sur la fosse oubliée,  
qui viendra pleurer ?

Enfin, le jour suivant,  
quand le soleil brillera à nouveau :  
de mon passage de par le monde,  
qui se souviendra ?

## 62

D'abord une aube tremblante et vague,  
rai de lumière inquiète qui coupe la mer ;  
puis elle étincelle et croît et se dilate  
en une ardente explosion de clarté.

Le foyer brillant est la joie,  
l'ombre craintive est la peine ;  
Hélas ! Dans la nuit obscure de mon âme,  
quand poindra le jour ?

## 63

Comme un essaim d'abeilles irritées,  
 les souvenirs des heures passées  
 sortent d'un recoin sombre de la mémoire  
 pour me poursuivre.

Je veux les chasser. Effort inutile !  
 Ils m'encerclent, me harcèlent,  
 et, l'un après l'autre, ils viennent planter  
 le fin aiguillon qui envenime l'âme.

## 64

Comme l'avare garde son trésor,  
 je gardais ma douleur ;  
 je voulais prouver que l'éternel existe  
 à celle qui me jura un amour éternel.

Mais aujourd'hui je l'appelle en vain et le Temps,  
 qui l'épuisa, me dit :  
*Ah, boue misérable ! Éternellement*  
*tu ne saurais même souffrir !*

## 65

Vint la nuit et point d'asile ;  
 et j'eus soif !... Je bus mes larmes.  
 Et j'eus faim !... J'ai clos mes yeux enflés  
 pour mourir !

Étais-je dans un désert ? Bien qu'à mon oreille  
 parvenait le rauque bouillonnement de la multitude,  
 j'étais orphelin et pauvre... Le monde était  
 un désert... pour moi !

## 66

D'où je viens ? Cherche le plus  
 horrible et âpre des sentiers ;  
 des empreintes de pieds ensanglantés  
 sur la roche dure ;  
 les restes d'une âme en lambeaux  
 dans les ronces acérées :  
 ils te diront le chemin  
 qui conduit à mon berceau.

Où vais-je ? Traverse le plus  
 sombre et triste des plateaux,  
 ou une vallée de neiges éternelles  
 et de brumes mélancoliques.  
 Où se trouve une pierre solitaire  
 sans aucune inscription,  
 où habite l'oubli :  
 là se trouvera ma tombe.

## 67

Quelle merveille que de voir le jour  
 se lever, couronné de feu,  
 et, à son baiser enflammé,  
 voir briller les vagues et s'incendier l'air !

Quelle merveille, après la pluie,  
 dans le soir bleuté de l'automne triste,  
 que de respirer le parfum  
 des fleurs humides jusqu'à satiété !

Quelle merveille, quand la blanche neige  
 tombe silencieusement en flocons,  
 que de voir s'agiter les langues rougeâtres  
 des flammes inquiètes !

Quelle merveille, après la fatigue,  
 que de bien dormir... et ronfler comme un sous-chantre...  
 et manger... et grossir... Et quel malheur  
 que cela seulement ne suffise pas !

## 68

Je ne sais ce que j'ai rêvé  
la nuit dernière.  
Triste, très triste dû être le rêve,  
car, éveillé, l'angoisse perdurait.

En reprenant corps je notai  
l'humidité de l'oreiller  
et, pour la première fois, je sentis en le notant  
mon âme s'emplir d'un plaisir amer.

Triste affaire qu'un rêve  
qui nous arrache des pleurs ;  
mais j'ai une joie dans ma tristesse :  
je sais qu'il me reste encore des larmes.

## 69

Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille,  
et son éclat perdure encore quand nous mourons :  
si courte est la vie !

Nous courons après gloire et amour,  
ombres d'un rêve que nous poursuivons :  
s'éveiller est mourir !

## 70

Combien de fois, au pied des murs  
moussus qui la gardent,  
n'ai-je entendu la clochette au creux de la nuit  
convoquer aux matines !

Combien de fois la lune argentée traça  
ma triste silhouette  
jointe à celle du cyprès qui  
dépassé les murailles de son verger !

Quand l'église se drapait d'ombres,



combien de fois n'ai-je vu trembler  
l'éclat de la lampe  
sur les vitraux de son ogive ajourée ?

Bien que le vent sifflât  
dans les angles obscurs de la tour,  
je percevais sa voix vibrante et claire  
parmi les voix du chœur.

Dans les nuits d'hiver, si un poltron  
osait traverser la place déserte,  
il hâtait son pas  
quand il m'apercevait.

Et il ne manqua pas une vieille qui ne racontât  
au matin suivant  
que j'étais l'âme  
de quelque sacristain mort en pécheur.

À tâtons, je connaissais les recoins  
de l'atrium et de la façade ;  
les orties qui poussent là-bas  
peut-être gardent les empreintes de mes pieds.

Les hiboux effrayés, qui me suivaient  
de leurs yeux de flammes,  
 finirent par me considérer  
comme un bon camarade, avec le temps.  
À mon côté, les reptiles sans peur  
avançaient en se rampant :  
je crois que même les saints de granit muets  
me saluaient !

## 71

Je ne dormais pas ; errant dans la limbe  
où les objets changent de forme,  
espaces mystérieux qui séparent  
la veille du sommeil.

Les idées, qui en rondes silencieuses

tournaient dans mon cerveau,  
bougeaient peu à peu en leur danse  
d'un rythme plus lent.

Les paupières voilaient le reflet  
de la lumière qui parvient à l'âme par les yeux,  
mais le monde de visions  
allumait à l'intérieur une autre lumière.

À ce moment résonna dans mon oreille  
une rumeur comme celle qui, à l'église,  
erre confusément quand les fidèles terminent  
leurs prières d'un *Amen*.

Et j'entendis comme une voix fine et triste  
qui m'appela de loin par mon nom,  
et je sentis une odeur de cierges éteints,  
d'humidité et d'encens.

.....

La nuit entra et, dans les bras de l'oubli,  
je tombai comme une pierre en son sein profond.  
Je dormis et au réveil je m'exclamai : « *Quelqu'un  
que j'aimais est mort !* ».

## 72

### *Première voix*

Les ondes ont une vague harmonie ;  
les violettes, une suave odeur ;  
les brumes d'argent, la froide nuit ;  
la lumière et l'or, le jour ;  
moi, quelque chose de meilleur :  
moi, j'ai l'*Amour* !

### *Deuxième voix*

Aura de liesse, nuée radieuse,  
vague d'envie qui baise le pied,

île de songes où repose  
l'âme inassouvie.  
Douce ivresse,  
c'est la *Gloire*.

*Troisième voix*

Braise allumée est le trésor,  
ombre qui fuit la vanité.  
Tout est mensonge : la gloire, l'or ;  
seul ce que moi j'adore  
est vrai :  
la *Liberté* !

Ainsi passaient les bateliers en chantant  
l'éternelle chanson,  
et l'écume sautait aux coups de rame,  
et le soleil la blessait.

*T'embarques-tu ?*, me criaient-ils. Et moi, souriant,  
je leur dis au passage :  
« J'ai déjà embarqué. », et je leur pointai  
mes habits étendus qui séchaient encore sur la plage.

73

On clôt ses yeux  
qu'elle avait encore ouverts,  
on couvrit son visage  
d'une étoffe blanche,  
et d'aucuns sanglotant,  
d'autres silencieux,  
tous sortirent  
de la triste alcôve.

La lumière, qui flamboyait  
dans un vase sur le sol,  
projetait sur le mur  
l'ombre de la couche,  
et parmi cette ombre  
on voyait, par intervalles,

se dessiner, rigide,  
la forme du corps.

Le jour s'éveillait,  
et à la première lueur,  
il réveillait le village  
de ses mille bruits.  
Devant ce contraste  
de vie et mystère,  
de lumière et ténèbres,  
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

Sur les épaules on la porta  
de la maison à l'église,  
et on laissa le cercueil  
dans une chapelle.  
Là-bas on entoura  
sa pâle dépouille  
de cierges jaunes  
et d'étoffes noires.

En sonnant des Âmes<sup>14</sup>  
la dernière cloche,  
une vieille acheva  
ses ultimes prières ;  
elle traversa la large nef,  
les portes gémirent,  
et le saint lieu  
resta désert.

D'une horloge, on entendait  
le balancier mesuré,  
et, de quelques cierges,  
le crépitement.  
Tout était  
si craintif et triste,  
si obscur et transi,

---

14. NDT. Service nocturne pendant lequel les fidèles prient pour les âmes des défunts.

que je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

La langue de fer  
de la haute cloche  
lui dédia une volée  
d'adieux plaintifs.  
Le deuil aux habits,  
amis et proches  
passèrent en file,  
formant le cortège.

Le pic ouvrit la niche  
à une extrémité  
de l'ultime asile,  
obscur et étroit.  
Là, on la coucha  
et puis la mura,  
et, avec un salut,  
le cortège se retira.

Le pic sur l'épaule,  
le fossoyeur,  
chantonnant dans sa barbe,  
se perdit au loin.  
La nuit s'avavançait,  
le soleil s'était couché ;  
perdu parmi les ombres,  
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

Dans les longues nuits  
de l'hiver glacé,  
quand le vent  
fait craquer les bois  
et la forte averse  
fouette les carreaux,  
je me souviens parfois

de la pauvre enfant.

Là-bas la pluie tombe  
d'un bruit éternel ;  
là-bas le souffle de la bise  
la combat.  
Étendue dans le creux  
du mur humide,  
peut-être ses os se gèlent  
de froid !...

.....

La poussière retourne-t-elle à la poussière ?  
L'âme s'envole-t-elle au ciel ?  
Tout est-il sans âme,  
corruption et bourbe ?  
Je ne sais ; mais il y a  
quelque chose que je ne m'explique pas,  
quelque chose qui,  
bien qu'il soit courageux de le faire,  
répugne à laisser si tristes,  
si seuls, les morts !

## 74

Les habits défaits,  
les épaules nues,  
sur le linteau d'or de la porte,  
deux anges veillaient.

Je m'approchai des fers forgés  
qui défendent l'entrée,  
et des doubles grilles  
je la vis, au fond, confuse et blanche.

Je la vis comme l'image  
qui dans une rêverie passe,  
comme un rai de lumière ténu et diffus  
qui passe parmi les ténèbres.

Je sentis mon âme pleine

d'un ardent désir ;  
comme attire un abîme, ce mystère  
vers lui m'entraînait.

Mais, hélas !, le regard des anges  
semblait me dire :  
*Le seuil de cette porte,*  
*seul Dieu le franchit !*

## 75

Serait-il vrai que, quand le sommeil touche  
de ses doigts de rose nos yeux,  
l'âme s'enfuit en vol pressé  
de la prison qu'elle habite ?

Serait-il vrai que, hôte des brumes,  
au souffle ténu de la brise nocturne,  
elle monte, ailée, à la région vide  
pour en rencontrer d'autres ?

Et là, dévêtue de l'humaine forme,  
là, les liens terrestres rompus,  
elle habite de brèves heures  
le monde silencieux de l'idée ?

Et qu'elle rit et pleure, et exècre et aime,  
et conserve un visage de douleur et joie,  
pareil à celui que laisse un météore  
quand il traverse le ciel ?

Moi, je ne sais si ce monde de visions  
vit hors de nous ou en nous :  
ce que je sais, c'est que je connais maintes gens  
que je ne connais pas.

## 76

Dans l'imposante nef  
de l'église byzantine,

je vis la tombe gothique à la lueur  
indécise qui tremblait sur les vitraux.

Les mains sur la poitrine,  
et dans les mains un livre,  
une belle femme reposait  
sur le sarcophage, prodige du ciseau.

De son corps abandonné  
au doux poids opprimant,  
sa couche de granit se pliait  
comme de tendre plume et satin.  
Son visage gardait le divin éclat  
de l'ultime sourire,  
comme le ciel garde  
du soleil qui meurt le rai fugitif.

Assis sur le bord  
de l'oreiller de pierre,  
deux anges, le doigt sur la lèvre,  
imposaient silence à l'enceinte.

Elle ne semblait pas morte :  
on l'aurait dit dormant  
dans la pénombre des arcs massifs  
et contemplant le paradis en songe.

Je m'approchai  
de l'angle sombre de la nef,  
du pas retenu de qui vient  
au berceau d'un enfant endormi.

Je la contemplai un moment,  
cet éclat tiède,  
ce lit de pierre qui offrait  
un autre lieu vide proche du mur.

Dans l'âme s'avivèrent  
la soif de l'infini,  
le désir de cette vie de la mort,  
pour laquelle les siècles sont un instant...

.....



Fatigué du combat  
dans lequel je lutte,  
parfois je me souviens avec envie  
de ce recoin obscur et caché.

De cette femme silencieuse et pâle  
je me souviens et dis :  
« *Oh, quel amour sans paroles que celui de la mort !  
Quel sommeil, celui du sépulcre si calme !* »

## 77

Tu dis que tu as un cœur, et tu le dis  
seulement parce que tu sens ses battements.  
Cela n'est pas un cœur..., c'est une machine  
qui, au rythme de son mouvement, fait du bruit.

## 78

Feignant des réalités  
avec l'ombre vaine,  
l'Espoir va,  
devant le Désir.

Et ses mensonges,  
comme le Phénix, renaissent  
de ses cendres.

## 79

Une femme m'a empoisonné l'âme,  
une autre m'a empoisonné le corps ;  
aucune des deux ne vint me chercher ;  
moi, d'aucune des deux je ne me plains.

Comme le monde est rond, le monde tourne.  
Si demain, tournant, ce poison  
empoisonne à son tour, pourquoi m'accuser ?  
Puis-je donner plus que ce que l'on me donna ?

## 80

La vie est un songe,  
 mais un songe fébrile qui dure un point ;  
 quand on s'en éveille  
 on voit que tout est vanité et fumée...

Si seulement elle était un songe  
 très long et très profond,  
 un songe qui durerait jusqu'à la mort... !  
 Je rêverais de mon amour et du tien.

## 81

**Amour éternel**

Le soleil peut bien s'ennuager éternellement ;  
 la mer s'assécher en un instant ;  
 l'axe de la Terre se rompre  
 comme un cristal fragile.

Que tout advienne ! La mort peut bien  
 me recouvrir de sa crêpe funèbre,  
 mais jamais ne s'éteindra en moi  
 la flamme de ton amour.

## 82

**Pour Casta**

15

Ton haleine est l'haleine des fleurs,  
 ta voix est l'harmonie des cygnes,  
 ton regard est la splendeur du jour,  
 et la couleur des roses est ta couleur.

---

15. Casta Esteban Navarro, qui épousa l'auteur en 1861.

Tu prêtes vie neuve et espoir  
à un cœur pour l'amour déjà mort ;  
tu crois de ma vie dans le désert  
comme la fleur dans les plateaux.

## 83

### La goutte de rosée

La goutte de rosée qui dort  
dans le calice du lys blanc  
est le palais de cristal où  
vit le génie heureux de la pureté.

Il lui donne son mystère et sa poésie,  
il lui prête son arôme balsamique.  
Ah ! Que de la lumière au baiser  
ne s'évapore cette perle de la fleur !

## 84

Loin et parmi les arbres  
de la jungle intriquée,  
ne vois-tu quelque chose qui brille  
et pleure ? C'est une étoile.

On la voit déjà plus proche  
briller au portique d'une ermitane,  
comme au travers d'un tulle.  
C'est une lumière.

La course rapide s'achève ici.  
Désillusion. La lumière que nous avons suivie  
n'est ni réverbère ni étoile :  
c'est une lampe à huile.

## 85

**À tous les saints  
(Premier novembre))**

Patriarches, qui furent la semence  
de l'arbre de la foi des siècles lointains,  
priez pour nous  
le divin vainqueur de la mort.

Prophètes inspirés, qui déchirèrent  
le voile mystérieux de l'avenir,  
priez pour nous  
celui qui sépara la lumière des ténèbres.

Âmes candides, Saints Innocents,  
qui accrurent le chœur des anges,  
priez pour nous  
celui qui appela les enfants à son côté.

Apôtres, qui établirent les fondations  
de l'Église dans le monde,  
priez pour nous  
le dépositaire de la vérité.

Martyres qui remportèrent leur palme  
rouge de sang dans l'arène des cirques,  
priez pour nous  
celui qui vous donna fortitude dans les combats.

Vierges semblables au lys,  
que l'été vêtit de neige de d'or,  
priez pour nous  
celui qui est source et perfection.

Moines, qui dans le combat de la vie  
demandèrent paix au cloître silencieux,  
priez pour nous  
celui qui est arc-en-ciel de calme dans les tempêtes.

Docteurs, dont les plumes nous légèrent  
des trésors de vertu et de savoir,  
priez pour nous  
celui qui est torrent de science intarissable.

Soldats de l'armée du Christ,  
tous Saintes et Saints,  
priez celui qui vit et règne parmi nous  
pour que nos fautes nous soient pardonnées.

### **Dans l'album de Madame...**

Ce cimetière  
est solitaire, triste et muet ;  
ses habitants ne pleurent pas...  
Qu'ils sont heureux, les morts !



# Table des matières

1. Je sais un hymne géant et étrange...	3
2. Saeta qui traverse en volant...	3
3. Secousse étrange qui agite les idées...	4
4. Ne dites pas que, épuisé son trésor...	6
5. Esprit sans nom, indéfinissable essence...	7
6. Comme la brise qui rafraîchit le sang...	10
7. Dans l'angle obscur du salon...	10
8. Quand je regarde l'horizon bleu...	10
9. Le zéphyr qui gémit faiblement...	11
10. Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent et s'enflamment...	11
11. Je suis ardente, je suis brune...	12
12. Petite, parce que tes yeux sont verts...	12
13. Ta pupille est bleue...	14
14. Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta...	15
15. Voile flottant de brume légère...	15
16. Si, quand les clochettes bleues de ton balcon...	16
17. Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient...	16
18. Fatiguée par la danse...	17
19. Quand sur ta poitrine tu penches un front mélancolique...	17
20. Elle sait, si parfois ses lèvres rouges...	17
21. Qu'est la poésie ?...	18
22. Comment vit cette rose que tu as prise...	18
23. Pour un regard, un monde ;...	18
24. Deux rouges langues de feu...	18
25. Quand t'enveloppent dans la nuit...	19
26. Je vais contre mes intérêts en le confessant...	20
27. Éveillée, je tremble à ta vue...	20
28. Quand, parmi l'ombre obscure...	22
29. Sur sa jupe elle tenait le livre ouvert...	22
30. Une larme pointait à ses yeux...	23
31. Notre passion fut une tragique saynète...	24

32. Elle passait, irrésistible dans sa splendeur...	24
33. C'est une question de mots, et pourtant...	24
34. Muette, elle traverse et ses mouvements...	24
35. Ton oubli ne m'admira pas !...	25
36. Si l'on écrivait dans un livre...	25
37. Je mourrai avant toi...	26
38. Les soupirs sont air, et à l'air ils vont !...	26
39. Pourquoi me le dire ?...	26
40. Sa main dans mes mains...	27
41. Tu étais l'ouragan et moi la haute tour...	28
42. Quand on me le conta, je sentis le froid...	28
43. J'écartai la lumière...	29
44. Comme d'un livre ouvert...	29
45. À la clef d'un arc mal assuré...	29
46. Elle m'a blessé en se cachant dans l'ombre...	30
47. Je me suis penché sur les gouffres béants...	30
48. Comme s'arrache le fer d'une plaie...	31
49. Parfois je la rencontre de par le monde...	31
50. Comme le sauvage aux mains malhabiles...	31
51. Du peu de vie qu'il me reste...	32
52. Lames géantes qui vous brisez en mugissant...	32
53. Elles reviendront, les noires hirondelles...	32
54. Quand nous évoquons à nouveau les heures fugaces du passé...	33
55. Dans le tumulte discordant de l'orgie...	34
56. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui...	34
57. Cette carcasse d'os et de peau...	35
58. Veux-tu de ce nectar délicieux éviter l'amertume la lie ?...	35
59. Moi, je sais quel est l'objet de tes soupirs...	36
60. Ma vie est une friche...	36
61. En voyant mes heures de fièvre...	36
62. D'abord une aube tremblante...	37
63. Comme un essaim d'abeilles irritées...	38
64. Comme l'avare garde son trésor, je gardais ma douleur...	38
65. Vint la nuit et point d'asile...	38
66. D'où je viens ? Cherche le plus horrible et âpre des sentiers...	38
67. Quelle merveille que de voir le jour...	39
68. Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière...	40
69. Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille,...	40
70. Combien de fois, au pied des murs moussus qui la gardent...	40
71. Je ne dormais pas ; errant dans la limbe...	41
72. Les ondes ont une vague harmonie...	42



73. On clôt ses yeux qu'elle avait encore ouverts...	43
74. Les habits défaits, les épées nues...	46
75. Serait-il vrai que quand le sommeil touche...	47
76. Dans l'imposante nef de l'église byzantine...	47
77. Tu dis que tu as un cœur...	49
78. Feignant des réalités avec l'ombre vaine...	49
78. Une femme m'a empoisonné l'âme...	49
80. La vie est un songe...	50
81. Le soleil peut bien s'ennuager éternellement...	50
Amour éternel	50
82. Ton haleine est l'haleine des fleurs...	50
Pour Casta	50
83. La goutte de rosée qui dort...	51
La goutte de rosée	51
84. Loin et parmi les arbres de la jungle intriquée...	51
85. Patriarches, qui furent la semence de l'arbre de la foi...	51
À tous les saints	
(Premier novembre))	52
86. Solitaire, triste et muet est ce cimetière...	53
Dans l'album de Madame...	53